

LE SAMEDI 25 AOÛT 2018 A 16H00
A LA MEDIATHEQUE
DE SAINT-PIERRE

ALON KOZE

"Nénènes, porteuses d'enfance"
"Nénènes, porteuses d'enfance"

avec

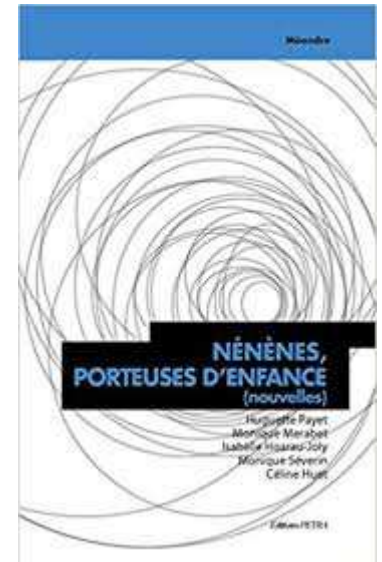
Isabelle HOARAU-JOLY

Monique SEVERIN

Monique MERABET

Huguette PAYET

Céline HUET



**NENENES, PORTEUSES
D'ENFANCE**
Edition Petra



INTERVIEW DES 5 AUTEURS

par Marie-Claude David Fontaine

« Nénènes. A La Réunion, ce sont des femmes s'occupant d'enfants et de maisons qui ne sont pas les leurs. Ecrire sur les nénènes, c'est écrire sur l'enfance, les liens familiaux et la maternité. C'est dévoiler des rapports sociaux inégaux et faire une plongée dans la société réunionnaise », ainsi que le dit la 4^{ème} de couverture du recueil de nouvelles intitulé Nénènes porteuses d'enfance signé par cinq écrivaines réunionnaises : Isabelle Hoarau-Joly, Céline Huet, Monique Mérabet, Huguette Payet, Monique Séverin. Attachées à défendre et promouvoir le patrimoine littéraire, linguistique et culturel de La Réunion, ces auteures ont publié des œuvres de genres très divers et leurs nouvelles et leurs nénènes sont aussi diverses qu'elles-mêmes !

1. Comment est né ce projet de recueil collectif ? Et comment a t-il été mis en œuvre ?

Monique Mérabet : « Il n'est pas toujours facile de dire quand a été conçue cette idée d'un collectif. Peut-être nous trottait-elle dans la tête après toutes ces réflexions échangées sur l'écriture réunionnaise par notre petit cercle d'écrivaines : des amies de longue date, portées par le même désir de mettre au jour l'île que nous aimons. Le thème des nénènes nous permettait de donner toute leur place aux femmes, le projet s'étant concrétisé après un entretien autour de la « condition féminine », au patio de la Bibliothèque départementale (3). Puis est venue l'écriture de nos nouvelles, tâche à laquelle nous avons apporté tout notre soin, n'hésitant pas à passer nos mots au filtre de lectures, relectures collectives et aussi des conseils avisés de lectrices extérieures au groupe (4).

Trouver un éditeur est toujours une phase délicate pleine d'imprévus, parfois de frustrations dans l'élaboration d'un livre. Notre choix s'est arrêté sur une petite maison d'édition parisienne PETRA. Mais une première publication trop hâtive (pour le salon du livre de Paris 2017) s'est trouvée insatisfaisante et a dû être remaniée et corrigée pour aboutir enfin à une deuxième édition en décembre 2017".

2. Présentez-nous les nénènes de vos nouvelles.

Isabelle Hoarau-Joly : « *L'empreinte de la peur* et *La malédiction* montrent des nénènes ambivalentes. Les deux étaient proches des enfants, l'une s'amusait des peurs qu'elle nourrissait, l'autre était dans une déception profonde par le manque de reconnaissance de son travail et de son investissement « .

Céline Huet : « Dans *La goutte d'eau*, Marcelle est une jeune femme d'aujourd'hui, énergique, sportive, et qui n'est pas faite pour ce métier (une donnée réelle tirée de la réalité), d'ailleurs à la fin elle y renonce (la fiction ayant sur ce point anticipé la réalité). La deuxième nénène de *la goutte d'eau* – la mère de Marcelle – est une voix, celle de ma vraie mère.

La nénène de *La face cachée* n'existe que dans mon imaginaire. Nénène Francine était la nénène de Marielle qui s'interroge sur sa vraie mère... »

Monique Mérabet : « *La cinquième photo* est une réflexion que mène une femme Josie à propos de sa nénène Agathe, à la mort de celle-ci. Et ses souvenirs font resurgir la présence discrète et essentielle de cette femme qui s'est dévouée à élever Josie et sa jumelle au détriment de sa propre fille.

Dans *La mèrkal de Saint-Leu*, le récit est bâti sur les vacances d'un groupe d'enfants au bord de la mer sous la surveillance d'une nénène Louise qui joue alors le rôle de transmettre les légendes attachées à l'île. Et bien sûr l'ombre de Granmèr Kal plane sur l'histoire... Kalla étant elle-même suivant certaines traditions, une nénène ».

Huguette Payet : « Dans *Le revers de la médaille*, Dolène Picard, née dans une famille de Petits-Blancs-des-Hauts n'avait jamais quitté le cirque de Cilaos, ne savait ni lire ni écrire, avait toujours aidé sa mère au ménage, à la cuisine et s'était occupée de la fratrie, comme une seconde mère, jusqu'à l'âge de vingt ans. On l'appelait Nénène. Elle en deviendra vraiment une quand un jeune couple du littoral l'embauche, car ils ont besoin d'une nénène pour leur enfant à naître. C'est la métamorphose pour Dolène mais l'imprévu s'en mêle...

Dans *Un tête-à-tête inattendu*, Andréa Sontano, sortant de chez son coiffeur après son défrisage habituel, croise la propriétaire d'une villa qui relève son courrier. Le temps d'une pause, Andréa s'interroge sur sa négritude et lui raconte ses malheurs. Elle se propose comme nénène pour l'aider à la naissance de son bébé. Andréa reprend espoir d'aller un jour revoir ses filles – parties travailler en France – avec l'argent de son travail ».

Monique Séverin : « Ma première nénène est la rivale de la femme qu'a élevée sa mère, qui lui a volé une part de son enfance et de l'amour maternel. C'est une « *Bad nénène* », moderne, intelligente, portant sur la société réunionnaise un regard impitoyable.

La seconde, dans *Elle la mère*, est en rivalité aussi avec la mère de l'enfant dont elle est chargée et ne résistera pas à la possessivité de sa patronne. Non sans une dignité qui force le respect ».

3. **En quoi vos Nénènes sont-elles porteuses d'enfance** ainsi que le dit le titre du recueil ? Pour Isabelle Hoarau-Joly « Ce sont les nénénes qui élevaient souvent complètement les enfants, avec des relations très proches, une implication dans l'éducation et le « nourrissage » de l'imaginaire de ces enfants. Elles étaient souvent plus proches des enfants que leur mère que les enfants voyaient peu ». « Sans compter que la petite enfance d'un être est inoubliable et que la tendresse d'une femme peut sembler naturelle. Les nénénes peuvent prolonger cet atout jusqu'à la fin de la petite enfance ou beaucoup plus loin encore ! » ajoute Huguette Payet. En effet, d'après Céline Huet, « la nénéne s'occupe de l'enfant, le préserve en lui donnant l'essentiel : l'amour ». « Les enfants, elles ne les ont pas portés dans leur ventre mais ils pèsent lourdement sur leur destin, quelle que soit la place qu'ils occupent dans leurs affects » dit Monique Séverin. Finalement, ces mots de Monique Mérabet sur les nénénes résument tout : « leur présence est essentielle ».



4. Plus largement, qu'est-ce que vous avez voulu dire, montrer autour de vos nénènes?

Céline Huet : « J'ai fait entendre les paroles et les difficultés de ces femmes et montré, derrière le sourire, la souffrance, parfois ».

Isabelle Hoarau-Joly : « J'ai voulu montrer leur relation ambivalente avec leurs employeurs et les enfants, elles s'investissent beaucoup, elles s'attendent à de la reconnaissance, à une vraie relation basée sur le respect, attente qui est souvent déçue. Elles se donnent à fond, les enfants deviennent parfois les enfants qu'elles préfèrent aux leurs. Elles font partie de toute l'histoire de la famille et selon le maillage qui a été fait, elles vont réagir ».

Huguette Payet : « J'ai parlé du Nord, du Sud et du Centre de l'île ; du français et du créole... Une de mes nénènes est blanche et l'autre noire. Notre histoire d'esclavage est sous-jacente. La future patronne d'Andréa me donne l'occasion de privilégier la discussion et l'ouverture, plutôt que la rancune. Dans *Le revers de la médaille*, j'ai voulu montrer le courage de Dolène qui affronte l'inconnu et le besoin de l'instruction. Mais dans les deux cas, j'ai souligné l'importance du droit au travail de la femme ».

Monique Mérabet : « J'ai capté une époque (les années 1950) avec ses spécificités réunionnaises, ses travers, ses préjugés, et surtout ses non-dits : l'histoire d'Agathe pose le problème de la perception des couleurs de peau dans les mentalités réunionnaises. »

Monique Séverin : « J'ai voulu casser l'image de la « bonne » nénène, celle dont on se souvient avec émotion. J'ai tenté de donner la parole à des femmes-sans-langue, une parole empreinte de réunionnité, dans *Bad nénène* surtout. J'ai travaillé l'écriture en maillant créole et français pour laisser sa place à l'âme réunionnaise. Les tensions à l'œuvre dans une société qui peine à se définir hantent les deux nouvelles ; aliénation, relation dominant-dominé ; condition féminine. Dans *Elle, la mère*, c'est la « névrose » qui peut se développer autour de la maternité que j'ai voulu approcher ».



5. Dans quelle mesure vos nouvelles puisent-elles dans votre vécu, votre imaginaire et votre fantaisie ?

« Un fils de famille qui fait un enfant à la « bonne », je n'ai pas eu à chercher loin ! La jalousie de Maria dans *Elle, la mère* n'est pas loin de celle que j'ai ressentie en confiant mes enfants à une autre femme, y compris à ma propre mère ! » Ces propos de Monique Séverin posent des interactions explicitées ailleurs. « Mes nouvelles sont basées sur du vécu mais j'y ai aussi apporté mon imaginaire » avance Isabelle Hoarau-Joly quand Huguette Payet souligne que ses « deux nénènes sont volontairement des femmes tout à fait différentes » et que Monique Mérabet confie : « Mes deux histoires n'ont rien d'autobiographique mais sont remplies de tout ce que mon enfance a capté de l'ambiance des années 1950 ».

Pour sa part, Céline Huet, dévoile ainsi la genèse de ses personnages : « Personnellement, je n'ai pas connu de nénènes, ni vécu avec ou entourée de nénènes. Du coup pour écrire, j'ai demandé à Marcelle – la nénène qui a inspiré *La goutte d'eau* – de me parler de son métier mais je ne raconte pas son histoire pour autant. J'ai essayé de garder son humour, sa façon de parler et de voir les choses. Et pendant que j'essayais de fabriquer mon histoire, me sont revenues les paroles de ma mère qui, elle, lorsqu'elle avait 12 ans, suite au décès de son père, s'est occupée des enfants de gens riches sans être rémunérée, mais elle avait à manger. Plus tard, elle a travaillé comme bonne et est partie suite à une goutte d'eau qui a fait déborder un vase. Donc, si dans ma nouvelle, les situations, le contexte sont fictifs, j'ai utilisé la réalité et beaucoup d'imagination. *La face cachée* est aussi une fiction, mais je m'appuie pour écrire sur des souvenirs de ma grand-mère et de Tanambo d'où je viens. »

6. Qu'est-ce qui vous a paru intéressant dans le fait d'écrire sur le même sujet ?

« Le même sujet m'a semblé intéressant, car il a offert une palette de possibles plus grande » dit Huguette Payet quand Monique Séverin souligne que « nos imaginaires, nos perceptions et nos différences pouvaient aboutir à une « re-présentation », globale mais nuancée, d'un aspect de la réalité réunionnaise. » Pour Céline Huet ce sujet « a permis de mettre en lumière l'existence, les difficultés et l'univers de femmes qui ont un rôle essentiel, celui de s'occuper des enfants d'autres femmes et de les libérer pour qu'elles puissent par exemple exercer un métier ». « L'intérêt était de montrer l'importance des nénénes dans le quotidien au XXème, les influences et échanges entre les différentes strates sociales, ce qui créait un maillage qui manque aujourd'hui à notre société » selon Isabelle Hoarau-Joly.

« Écrire sur un sujet commun me semble enrichissant et stimulant – avance Monique Mérabet – puisqu'il nous oblige à puiser dans notre moi profond et à le confronter à celui des autres. Chacune des cinq auteures a participé à d'autres expériences collectives mais je crois que celle-ci nous tient particulièrement à cœur puisque nous l'avons mise en place à cinq et que nous continuons aujourd'hui à en assurer la diffusion avec grand plaisir. »

7. Le mot de la fin ?

« Ecrire sur un sujet que la plupart ont vécu, parler de la mémoire, de l'enfance, d'un passé révolu... c'était très motivant » dit Isabelle Hoarau-Joly. Pour sa part, Monique Séverin confie : « Je ne suis pas sortie indemne d'une aventure que je suis bien aise d'avoir vécue ! Mais sort-on indemne d'une entreprise où l'on doit se colleter avec l'écriture mais aussi avec d'autres femmes, vivantes et de papier ? » Après Monique Mérabet « heureuse que nous ayons pu mener à bien cette expérience d'écriture à plusieurs voix », c'est Céline Huet qui dit « merci aux quatre autres auteures d'avoir tenu bon jusqu'à la fin pour faire entendre la voix de nos nénénes. » Et retrouver avec elles l'image chère à Huguette Payet du « Ptit baba dans les bras de sa nénène ».